

## LE MYSTÈRE DES LANGUES DANS L'ÉGLISE

Le mot « mystère » évoquait pour les Pères la révélation dans la foi d'une réalité cachée sous les voiles d'un acte ou d'un terme symbolique<sup>1</sup>. Parler en ce sens du mystère des langues revient à chercher la signification religieuse du phénomène linguistique dans l'humanité. L'interprétation qu'on en donne alors dépasse infiniment celle de toutes les disciplines humaines : la philosophie du langage peut tenter d'expliquer le fait de la multiplicité des langues à partir des seules données de l'observation et de la réflexion rationnelle, la linguistique peut considérer le phénomène pour en dégager les lois de croissance et de développement, la découverte du « mystère » sous les symboles de l'Écriture mène à l'interpréter à la lumière de la révélation, en fonction de l'économie religieuse fixée par Dieu pour l'humanité.

Les Pères ont levé précisément sur ce point les voiles de l'Écriture. Se référant à trois passages topiques, ils ont amorcé les grandes lignes de ce que pourrait être une théologie des langues<sup>2</sup>. La localisation de ces trois passages dans la Bible est déjà fort significative : le mystère apparaît avec Babel (Genèse, II, 1-10) au commencement des temps, il se poursuit et se concentre avec l'événement prophétique de la

1. Sur la restitution de ce terme, voir Dom CASEL, *Le mystère du culte dans le christianisme*, Paris, 1947, spécialement note 15 de la page 25. Sur son application aux symboles de l'Écriture, dévoilés par la pointe effilée du sens spirituel, voir M. PONTET, *L'exégèse de saint Augustin*, Paris, 1946, spécialement chap. v, « Les sacramenta de l'Écriture », pp. 258 et suivantes.

2. Ceci a déjà été relevé dans une perspective assez différente de la nôtre par A. STOLZ, dans un article de la *Benediktinische Monatschrift*, 1935, traduit dans *La Vie Spirituelle* (Supplément), mai 1937, pp. 86-107.

Pentecôte (Actes, II, 2-10) à la plénitude des temps, il s'achève avec la récapitulation de toutes les tribus, de toutes les langues et de toutes les nations dans le Christ (Apocalypse, VII, 9) à la consommation des temps.

Cette remarque préliminaire souligne à quel point l'interprétation religieuse qu'il nous faut donner au phénomène humain et sociologique de la multiplicité des langues s'inscrit dans l'économie historique et évolutive du peuple de Dieu. Le problème des langues se trouve ainsi lié, sinon subordonné, au développement de l'Église dans le temps comme dans l'espace; il nous introduit, de gré ou de force, à une ecclésiologie.

A nous en remettre à cette interprétation traditionnelle, peut-être trouvera-t-on quelques lumières pour mieux saisir la sensibilité chatouilleuse de l'Église dès qu'on pose devant elle le problème des traductions bibliques et liturgiques, et d'une façon plus générale, le statut des langues nationales à l'intérieur du culte.

## I

Notre premier lieu théologique est donc constitué par le chapitre onzième de la Genèse. Les Pères ont commenté à l'envi l'épisode de Babel, soit dans leurs homélies, soit dans leurs traités exégétiques<sup>3</sup>. Le premier et le neuvième versets de ce chapitre marquent les pôles de leur réflexion : avant Babel, toute la terre n'avait qu'une seule langue; après Babel, comme le nom l'indique, les hommes ont constaté la confusion de leur langage; de ce fait, ils se sont trouvés dispersés à travers toute la terre.

3. Quelles que soient les divergences dans le détail, le meilleur crédit théologique que l'on puisse faire à la pensée des Pères sur le point qui nous occupe nous paraît venir de leur consentement unanime, tant en Orient qu'en Occident, à mettre en œuvre ce passage de l'Écriture et à en tirer une interprétation commune. Citons spécialement : ORIGÈNE, *In Genesim*; P. G., 12; S. JEAN CHRYSOSTOME, *In Cap. XI, Genes.*; *Homil.*, 30; P. G., 53; S. CYRILLE, *Glaphyrorum in Genesim*; P. G., 69; S. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, I. XVI; P. L., 41; BÈDE, *Hexameron*; P. L., 91... et quantité de notations sur les versets des Psaumes, soit dans les homélies, soit dans les commentaires exégétiques. Cornelius a Lapide et Dom Calmet renvoient également à d'autres auteurs et à d'autres passages moins importants.

*La langue paradisiaque.*

Que les hommes aient parlé jusqu'à Babel une seule langue, l'affirmation n'est pas sans les étonner : pourquoi jusqu'à la construction de la tour, les hommes étaient-ils gratifiés d'un même langage, pourquoi subitement ou insensiblement leurs langues se sont-elles brouillées ? Double question qui les reporte au temps paradisiaque, au premier âge du monde et de l'homme.

Il n'y avait autrefois qu'une seule langue, mon bien-aimé : oui, la langue des hommes était unique comme leur nature. A l'origine, il n'y avait pas de langues diverses, il n'y avait point d'accent étranger ; il n'y avait ni d'indien, ni de thrace, ni de scythe. Tous parlaient la même langue. — Et comment cela ne s'est-il point maintenu ? — Nous nous sommes montrés indignes de cette langue unique en traitant avec ingratitude notre bienfaiteur...

Le paradis m'avait été donné et je suis chassé du paradis ; je menais une vie exempte de peines et de douleurs et je suis condamné à vivre dans les sueurs et les fatigues... C'étaient là des peines suffisantes, pourquoi ma voix m'est-elle encore enlevée, on me dépouille encore de ce don honorable et désormais, je prendrai en aversion comme s'il s'agissait d'êtres sauvages, des êtres sortis du même sang que moi<sup>4</sup>.

D'une façon plus précise, ce report nostalgique à l'âge paradisiaque nous ramène au verset 19 du chapitre second de la Genèse, au moment où Dieu conduit tous les animaux vers Adam « pour voir comment il les appellerait et pour que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme ». Sans doute était-ce là une preuve de souveraineté et de sagesse : la langue humaine fut fondée sous ce double signe<sup>5</sup>.

4. S. JEAN CHRYSOSTOME, *De Prophetiarum obscuritate*, II ; P. G., 56, 179, traduction Bareille, p. 363, Paris, 1866.

5. « L'imposition des noms est un signe de souveraineté. Ce qui se passe parmi nous le prouve clairement (le maître changeait ainsi le nom de ses esclaves au moment de leur achat). Mais on le verra plus clairement encore par la conduite de Dieu envers Adam. Pour lui faire comprendre l'empire et la souveraineté qu'il lui accordait sur toutes choses, il amena devant lui tous les animaux « afin qu'il leur imposât un nom à son gré », preuve que l'imposition des noms est un attribut de la souveraine puissance » (S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur les changements des noms*, III, p. 198, trad. Bareille, t. V, 1866).

« Tout cela ne se fait pas sans raison, mais en prévision des événements qui devaient survenir. Car Dieu, ayant prévu ce qui devait arriver, nous montre quelle sagesse il avait donnée à l'homme sa créature, pour qu'une fois la prévarication accomplie, on ne pût penser qu'il

On sait la force et la puissance du nom chez les Hébreux et d'une façon générale dans toute l'antiquité : le nom s'identifie très souvent avec la personne ou la chose qu'il désigne. Le nom c'est déjà la réalité<sup>6</sup>. Donner un nom, en ce sens, à tous les êtres de la nature, c'est percer à jour leur essence, c'est mettre à nu leur vérité dans une saisie unique, ce qui requiert une vigueur intellectuelle peu commune. Chaque réalité saisie d'une façon si totale n'a plus besoin désormais que d'un seul nom pour être exprimée : à chaque chose, un seul nom propre, parfaitement exhaustif. Les Anciens s'étonnaient déjà de l'invention du langage et de la pénétration de celui qui, le premier, l'avait formé : témoin Platon dans le *Cratyle*. Mais Adam fit bien autre chose au dire des Pères. En créant de toutes pièces l'unique langage de l'homme, il manifesta la sagesse suréminente dont il était gratifié. Non seulement, il nomme chacune des choses de la création, note Chrysostome, mais il leur donne véritablement un nom adéquat, tout à fait propre<sup>7</sup>. Il le peut, grâce à l'incorporelle substance de son âme<sup>8</sup>, alors toute transparente de la lumière de la justification originelle. Clément d'Alexandrie voyait déjà dans l'accomplissement d'une telle œuvre l'intervention d'une inspiration prophétique<sup>9</sup>, et saint Thomas lui faisant écho à plusieurs siècles de distance, précise qu'Adam ne fit preuve d'une si grande connaissance qu'avec le secours d'une grâce infuse accordée en considération de son rôle de chef de toute l'humanité<sup>10</sup>.

péchât par ignorance » (S. JEAN CHRYSOSTOME, *In Capite II Genesis, Homil. 14; P. G., 53, 116*).

6. Cf. les notations de H. LESÊTRE, dans le *Dictionnaire de la Bible : sub verbo*.

7. S. JEAN CHRYSOSTOME, *In Capite II Genesis, Homil. 14; P. G., 53, 116*.

8. *Ibid.*, *P. G., 53, 117*.

9. Rapporté par DOM CALMET, *Commentaire littéral sur la Genèse, ch. II, v. 20, Paris, 1786, p. 32*.

10. *S. Th.*, I<sup>a</sup> Pars, q. 94, a. 3, corpus, et ad 3. Pour avoir la pensée exacte de saint Thomas sur le point qui nous occupe, il faudrait encore se reporter à la I<sup>a</sup>, q. 101, a. 1 et 2 : dans l'état d'innocence, les enfants d'Adam n'auraient pas joui du privilège de cette science infuse. Tout son effort tend aussi à ne pas imaginer une condition paradisiaque essentiellement différente de la nôtre : « De iis quae sunt supra naturam, soli auctoritati creditur. Unde ubi auctoritas deficit, sequi debemus naturae conditionem » (a. 1, corp.). D'autant que l'intelligence est la faculté humaine la moins atteinte par le péché : I<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>, q. 83, a. 3, corp., et ad 3.

La langue paradisiaque n'était donc unique qu'en raison de la science sublime de l'homme, alors en relation d'amitié avec Dieu<sup>11</sup>. Ces relations rompues par le péché, l'homme se trouve remis aux seuls moyens de sa faculté naturelle. Son intelligence ne pénètre plus le tréfonds des choses, elle aborde les réalités par leurs côtés extérieurs, par leurs aspects accidentels ou par leurs propriétés, comme diront les scolastiques<sup>12</sup>. De là, la nécessité pour lui de créer une infinité de mots pour traduire la richesse quasi infinie de chaque être du cosmos. Les langues humaines commencent d'apparaître.

### *La confusion de Babel.*

L'épisode de Babel marque dans cette perspective le moment où le fait de leur diversité irréductible reçoit sa qualification religieuse. Si les Pères divergent dans les interprétations de détail ou s'ils se refusent à dire de façon précise comment et à quel moment historique les langues se sont différenciées<sup>13</sup>, par contre ils s'accordent tous sur la cause

11. Le fait que les noms mentionnés dans la Genèse soient des noms hébreux a amené les Pères à penser que la langue hébraïque était une réminiscence de la langue paradisiaque : ainsi, Origène, saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome, Diodore, etc. On relève aussi très tôt des discordances. Pour faire court, qu'on se reporte à CORNELIUS A LAPIDE, *Commentaria in Genesim*, c. IX, pp. 172-173. Goropius Becanus entreprendra plus tard de montrer par le même jeu étymologique que cette première langue dut être le flamand. Ce qui a le don de mettre Cornelius de fort méchante humeur. « Quel dommage que Goropius n'ait pas exercé son ingéniosité et sa perspicacité sur des choses plus substantielles et plus utiles » (*ibid.*, p. 173).

12. S. THOMAS, *Comm. in Perihermenias*, l. I, lect. 2 et 14. Vivès, 1875.

13. Ainsi saint Augustin, qui se refuse à dire comment les choses arrivèrent... « Per linguas divisae sunt gentes dispersae que per terras, sicut Deo placuit qui hoc modis occultis nobisque incomprehensibilibus fuit » (*De Civitate Dei*, l. XVI, c. IV; P. L., 41, 483). Saint Grégoire de Nysse, au dire de Dom Calmet, ne croit pas que Dieu soit la cause immédiate de la confusion de Babel comme s'il avait enseigné aux hommes quelque nouveau langage ou que, les hommes étant partagés en différentes langues, il ait ordonné quelle langue chacun parlerait. Mais Dieu, qui voulait que les hommes parlassent en différentes langues, permit que chacun s'exprimât à sa manière selon le cours de sa nature; il ajoute de plus que c'est cette puissance naturelle de raisonner qui est dans l'homme et qui lui vient de Dieu, qui est la véritable cause de cette diversité de langues dans les nations différentes (*Commentaire littéral sur la Genèse*, ch. XI, p. 123, Paris, 1786). De

et le sens de leur multiplicité; il y a là pour eux un mystère d'où il déduisent un certain nombre de conséquences.

A l'origine de la confusion du langage, il y a de la part des hommes la recherche de leur propre autonomie et le refus de Dieu. La tour qu'ils construisent est le symbole de leur volonté d'un empire universel et de leur résistance à l'ordre de Dieu voulant les disperser à travers toute la terre.

Regarde, avec quelle étrange sécurité ils songent à bâtir, méconnaissant cette vérité : « Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent » (Ps. cxxvi, 1). « Et bâtissons, disent-ils encore, une ville. » Ce n'est pas pour Dieu qu'ils entendent travailler, mais pour eux-mêmes. Quel progrès dans le mal !<sup>14</sup>

L'orgueil avait été autrefois la cause de la déchéance d'Adam. S'il entraînait une séparation radicale d'avec l'Esprit de Dieu, il entraînait également une séparation de l'homme avec lui-même comme avec le monde : la perte de la justification originelle postulait ainsi pour Adam l'impossibilité de rejoindre d'une façon adéquate la nature des choses et de sauvegarder par le fait même l'unité de son langage. Ce même orgueil détermine maintenant à Babel la désagrégation sociale de l'humanité. Séparé de l'Esprit de Dieu, l'homme continue sa course, il tombe, pour ainsi dire, en morceaux, à la manière d'un vase fragile vidé de son contenu le plus précieux; il se brise et s'effrite en se multipliant dans sa chute<sup>15</sup>. Or, cette décomposition sociale suit à la déchirure intérieure de l'homme : elle s'opère précisément par la confusion de son langage<sup>16</sup>.

son côté, Cornelius a Lapide rapporte l'opinion de PHILASTRIUS, *De Haeresibus*, c. 106, enseignant que, avant Babel, les langues humaines existaient déjà dans leur diversité, mais qu'alors les hommes les entendaient toutes (*Commentaria in Genesim*, c. ix, pp. 172-173). Saint Cyrille, lui, se contente de noter que les langues ne pouvant venir que de Dieu seul, lui seul aussi peut déterminer leur confusion (*Glaphyrorum in Genesim*, l. II; P. G., 69, 78).

14. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur la Genèse*, 30, trad. Bareille, p. 436.

15. Le nom d'Adam était à lui seul un présage. Ce mot est formé en grec des initiales des quatre points cardinaux : Ἀνατολή, Δύσις, Ἄρκτος, Μεσημβρία. Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, l'homme devait remplir toute la terre (S. AUGUSTIN, *In Joan. tract.*, ix, 14; *ibid.*, x, 11-12; *In Psalm. xcv*, 15).

16. Cette confusion ne doit pas s'entendre au sens où toute langue aurait perdu sa logique interne et ses relations aux autres langues; cette confusion se réfère aux hommes entre lesquels un commerce pacifique est continuellement menacé et détruit par la pluralité des

L'unité de langue devait être autrefois la meilleure garantie d'unité, de concorde et de paix pour l'ensemble de l'humanité comme elle le reste encore de nos jours, de façon fragmentaire, pour les unités nationales. Que l'on pense au réflexe instinctif de défense des unités ethniques et linguistiques contre toute tentative d'absorption. Mais cette unité linguistique permettant aux hommes de prendre conscience de leur cohésion et de leur force, engendre chez eux une volonté de puissance s'exerçant en dehors de Dieu ou contre Dieu. Elle risque de devenir sans cesse la source d'une insubordination collective, comme l'histoire ne le prouve que trop : le culte excessif de la langue maternelle est souvent l'expression d'un nationalisme exaspéré. On ne peut plus méconnaître cette assurance quand on s'applique à fixer le statut des langues nationales à l'intérieur de l'Église.

Tel pourrait être le premier enseignement de Babel<sup>17</sup>. Il en est un second, non moins important, découlant non plus de la cause de la multiplicité des langues, mais de la qualification religieuse que cette multiplicité reçoit dans la Genèse. Pour les Pères, il n'y a pas de doute possible, cette confusion emporte avec elle un caractère de pénalité<sup>18</sup>. On pouvait douter avec eux que la multitude des langues soit vraiment apparue à Babel, mais ce qu'on ne peut plus mettre en doute après eux, c'est que cette multitude renferme à jamais un châtement et une malédiction.

Si, par le moyen de cet accord et de cette unité de langues, les hommes ont pu se porter à cet excès de folie, comment dans la suite ne commettront-ils pas encore des choses pires ? Et maintenant, dit Dieu, ils ne s'arrêteront pas dans leur folle entreprise. Rien ne pourra faire

langues (note du P. Stolz dans l'article de *La Vie Spirituelle*, mai 1937, p. 95).

Saint Augustin remarque, dans *La Cité de Dieu*, que « deux animaux muets s'assembleront plus facilement que deux hommes qui ne peuvent se parler. Un homme reste plus volontiers dans la compagnie de son chien qu'avec un étranger dont il ignore la langue » (*De Civitate Dei*, l. XIX, chap. VII; P. L., 41).

17. Du point de vue de l'économie sociale et politique des nations, Dom Stolz en déduit beaucoup d'autres. Ses conclusions nous paraissent parfaitement fondées, encore qu'elles ne puissent pour la plupart se réclamer de l'autorité des Pères dont elle dépassent, nous semble-t-il, les affirmations.

18. S. CYRILLE, *Glaphyrorum in Genesim*, l. II; P. G., 69, 79; S. AUGUSTIN, *De Civitate Dei*, l. XVI, c. IV; P. L., 41, 482; BÈDE, *Hexameron*, l. III; P. L., 91, 125.

obstacle à leur orgueil, ils s'efforceront d'accomplir tout ce qui est dans leur pensée, à moins qu'ils ne soient punis immédiatement de leur audace.

« Venez et descendons pour confondre leurs langues si bien qu'aucun d'eux ne comprenne son voisin. » L'arrêt que je prononce, semble-t-il dire, sera gravé comme dans l'airain; la peine subsistera dans tous les siècles pour qu'ils ne puissent jamais oublier le fait actuel. Ils ont abusé de l'unité du langage, je veux les punir en brisant cette unité<sup>19</sup>.

Autrement dit, dans leurs rêves de grandeur, les hommes seront toujours punis par où ils auront péché. Pour déjouer leurs tentatives, Dieu n'a qu'à laisser évoluer ce qu'il a déposé lui-même dans leur nature : et, de fait, encore maintenant, il n'est pas de pire obstacle à l'établissement d'un empire ou d'une société universelle que la barrière des langues nationales. Mais cette malédiction s'entend surtout par rapport à la langue paradisiaque : la langue unique était fondée sous le double signe de l'honneur et de la sagesse, sa fragmentation en langues multiples s'accomplit sous le double signe de la confusion et de la dérision. Sans doute faut-il interpréter de telles expressions quand on les trouve sous la plume des Pères.

Si seule la langue du premier homme se trouvait d'emblée au niveau du mystère des choses, au point qu'il lui suffisait d'un seul mot pour traduire chaque réalité, les langues humaines qui lui succèdent ne font qu'effleurer ce mystère et ne le traduisent qu'imparfaitement, d'une façon très partielle. D'où la nécessité d'une multitude de mots à l'intérieur d'une grande diversité de langues pour atteindre à la plénitude originelle du langage. Mais s'il en est déjà ainsi pour l'expression des réalités naturelles, qu'en sera-t-il pour la révélation surnaturelle des mystères de Dieu ? On touche déjà ici à la difficulté fondamentale qu'éprouvera sans cesse l'Église à transposer son message de salut dans les langues des civilisations humaines, au fur et à mesure qu'elle les rencontrera au cours de son histoire, dans le temps comme dans l'espace.

D'autant que rendues au libre cours de leur développement naturel, représentant toujours au milieu du monde le moyen privilégié des échanges spirituels, les langues humai-

19. S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homélie sur la Genèse*, 30, trad. Bareille, pp. 440-441.

nes risquent fort de participer maintenant, à la malédiction plus générale qui pèse sur ce monde. Commentant toujours le verset de la Genèse : « Descendons et confondons leur langue », Origène évoque les « anges du peuple » auxquels Dieu a confié les différentes nations<sup>20</sup>. Ces anges, à l'en croire, ne sont pas toujours non plus des anges fidèles. S'il est suivi dans son opinion par d'autres Pères, ceux-ci s'emploient à limiter toutefois l'action maléfique des démons; leur action sera toujours temporaire<sup>21</sup>. Telle langue peut se trouver ainsi particulièrement incapable de rendre la vérité à tel moment de son développement, et très précisément en regard des exigences de la révélation divine. Mais ce n'est pas tout encore : « Ceux qui ont la pratique des exorcismes, ajoute Origène, témoignent qu'une même formule d'adjuration prononcée dans la langue du pays obtient ce qu'elle exige; prononcée en langue étrangère elle reste sans pouvoir sur les démons<sup>22</sup>. » Chaque langue semble posséder ainsi sa vertu secrète, moins dans la façon dont elle désigne les choses, que dans certaines qualités inhérentes à ses mots. Quoi qu'il en soit de ces interprétations des Pères, dont nous ne pouvons de toute manière négliger l'avertissement<sup>23</sup>, des faits subsistent : il a vraiment existé des langues impies sur lesquelles a fleuri de préférence l'hérésie, il existe des langues dont on peut penser qu'en raison de leur tonalité, de leur structure ou de leur densité propres, elle seront difficilement aptes à évoquer le mystère sacré. La remarque vaut au premier chef pour leur utilisation dans la liturgie. De toute manière, avant de s'emparer d'une langue pour l'introduire dans son sanctuaire, l'Église devra la pratiquer longuement pour la sanctifier et l'exorciser en quelque sorte.

20. ORIGÈNE, *Homélie sur le livre des Nombres*, hom. II, 4.

21. C'est l'opinion de saint Augustin, de Philon, de Cajetan rapportée par Cornelius a Lapide dans son *Commentaire in Genesim*, c. IX, p. 174.

22. ORIGÈNE, *Contra Celsum*, l. I, c. 26, cité par Dom Stolz, p. 96.

23. On retrouve quelque chose de ce pessimisme dans la longue diatribe de l'épître de saint Jacques sur la langue : « La langue est aussi un feu, un monde d'iniquité... elle enflamme elle-même le cours de notre vie, enflammée qu'elle est du feu de l'enfer » (Jac., III, 6). De nombreuses expressions des psaumes trouvent aussi leur sens quand elles sont référées à la révélation de Babel. Par exemple : S. AUGUSTIN, *In Psalm. xxx*, 21; *P. L.*, 36, 229; in *Ps. liv*, 10-12; *P. L.*, 36, 636; in *Ps. xii*, 5; *P. L.*, 36, 138, etc. S. THOMAS, *In Ps. xxx*, 21, Vivès, p. 402.

## II

Avec la plénitude des temps apparaît l'homme nouveau, le Christ. Ce qui était perdu est retrouvé, ce qui était brisé est réparé, ce qui était dispersé est réuni, du moins en espérance. L'homme est en voie de retrouver son unité originelle, son unité sociale tout autant que son unité intérieure. Aussi bien, le Christ n'est-il pas seulement la pierre d'angle sur laquelle chaque homme est en mesure de réédifier sa vie, il est également la tour robuste dressée au milieu des nations en signe de concorde et de paix. Les langues humaines, miroirs de l'âme des nations, n'échappent pas à l'économie nouvelle. La Pentecôte en est le signe prophétique. Elle annonce la refonte de Babel.

A la tour, la variété des langues avait été un signe de dispersion pour toutes les nations. Dans le Christ, elle est un signe de ralliement dans l'unité de l'Esprit-Saint et d'accession vers le ciel. Car le Christ est désormais pour nous, selon l'expression du psaume : *Turris fortitudinis*, permettant le passage à la cité céleste, permettant à tous ceux qui peinent sur la terre de rejoindre les chœurs angéliques<sup>24</sup>.

*La refonte de Babel.*

L'événement de la Pentecôte est la réplique exacte de celui de Babel, mais selon un ordre juste inverse<sup>25</sup>. Que l'on juge à ce signe la grandeur et la totalité de la refonte entreprise. A Babel, les hommes sont d'emblée réunis, Dieu descend vers eux, il confond leur langage, puis il les disperse. A Jérusalem, les hommes sont épars dans la ville, Dieu des-

24. S. CYRILLE, *Glaphyrorum in Genesim*, l. II; P. G., 69, 79.

25. Les Pères soulignent fortement ce parallélisme. Leurs commentaires sur la Genèse se réfèrent sans cesse au chapitre second du livre des Actes, leurs réflexions sur la Pentecôte se reportent inmanquablement à Babel. Voir à titre d'exemples : ORIGÈNE, *In Genesim*, c. 1; P. G., 12, 3; BÈDE, *Hexameron*, l. III; P. L., 91, 125; S. GRÉGOIRE, *Homélie* 30; P. L., 76, 1222; S. AUGUSTIN, *Sermo* 271; P. L., 38, 1245. — « Pourquoi l'Esprit descendit-il sous forme de langues ? demande encore Chrysostome. Afin de nous rafraîchir la mémoire d'une histoire fort ancienne. » (*De Sancta Pentecostes*, hom. 2; P. G., 50, 467), etc. Les textes sont innombrables. Le rapprochement qu'ils font ainsi volontiers entre Babel, la cité de perdition, et Jérusalem, la cité de la paix, serait des plus importants à relever.

cent, il rassemble leurs langues, la multitude est confondue, mais d'une confusion d'étonnement et d'admiration devant les merveilles accomplies. Ce retournement dans la manière de faire est aussi le signe d'un revirement plus profond, celui-là tout spirituel. A Babel, l'impiété orgueilleuse des hommes avait mérité la dispersion des nations par la division des langues; à Jérusalem l'humble piété des fidèles mérite le rassemblement de l'Église par la restauration des langues<sup>26</sup>.

C'en est assez pour nous enseigner deux choses. Les langues humaines sont désormais un symbole ambivalent au milieu de l'humanité : ou bien dans la Babylone moderne, elles restent un signe de contradiction s'opposant à la réunion des hommes dans la concorde, elles restent alors sous la malédiction du début des temps; ou bien dans la Jérusalem nouvelle, c'est-à-dire dans l'Église, elles deviennent un signe de ralliement dans la paix, elles bénéficient alors de la restauration qui a marqué l'arrivée de la plénitude des temps avec le Christ<sup>27</sup>. C'est là le premier enseignement et voici le second : c'est que par elles-mêmes, les langues n'engendrent nécessairement ni la désunion ni la concorde. Elles engendrent l'une ou l'autre selon qu'elles sont un instrument au service des sentiments intérieurs qui animent les hommes, la confusion et la dispersion pour les orgueilleux, l'unification et la pacification pour les humbles, c'est-à-dire pour les fidèles du Christ<sup>28</sup>. En définitive, comme aux temps primitifs, le sort de l'économie des langues est remis à la discrétion de l'Esprit :

Par l'orgueil des hommes, les langues avaient été divisées,  
Par l'humilité des Apôtres, elles sont rassemblées.  
L'esprit du superbe avait dispersé les langues,  
L'Esprit de Dieu rassemble les langues<sup>29</sup>.

26. S. AUGUSTIN, *Sermo* 271; P. L., 38, 1245. Saint Jean Chrysostome insiste beaucoup sur les dispositions différentes des disciples au Cénacle et sur celles des hommes à Babel : *In Acta Apostol.*, homil. 4; P. G., 60, 40 et suiv. De même, BÈDE, *Hexameron*, l. III; P. L., 91, 126.

27. ORIGÈNE, *In Genesim*; P. G., 12, 3; S. CYRILLE, *Glaphyrorum in Genesim*, l. II; P. G., 69, 78.

28. BÈDE, *Hexameron*, l. III; P. L., 91, 125. « Là où l'orgueil avait mérité la confusion, l'humilité mérite la force et la récompense de l'unité » (S. GRÉGOIRE, *Homélie* 30; P. L., 76, 1222).

29. S. AUGUSTIN, *In Psalm.* L; P. L., 36, 636.

Faut-il le souligner ? La réhabilitation dont les langues humaines sont gratifiées à la Pentecôte ne trouve son plein exercice que dans l'Église. Car Babel et Jérusalem continuent de coexister jusqu'à la fin des temps<sup>30</sup>. La première ne passera qu'avec la figure de ce monde. Un nouvel exode commence pour les nations : elles doivent quitter la terre de la confusion pour entrer dans la Jérusalem en voie de construction ici-bas, l'Église. Et comment les nations reconnaîtront-elles qu'elles sont déjà en vue de la terre promise ? Au fait que leur langue est assumée par cette Église elle-même :

Quoi donc, très chers ? Vous qui vous reconnaissez comme les nouveaux Israélites selon l'esprit d'Abraham, qui êtes la maison de Jacob, héritiers des promesses, reconnaissez que vous êtes sortis de l'Égypte en renonçant à ce siècle et du milieu d'un peuple barbare en vous séparant par votre profession de foi du blasphème des nations. En effet, ce n'est pas votre langue, mais celle des barbares qui ne sait pas louer Dieu, à la gloire duquel vous chantez *Alleluia*<sup>31</sup>.

Qu'est-il permis d'en conclure ? Que seules méritent désormais le nom de barbare les langues dans lesquelles on ne loue pas le Seigneur ? Ce n'est là qu'une façon de parler et en juger de la sorte serait prendre le symbole pour la vérité elle-même. La vraie conclusion, c'est que dans l'Église seule les langues sont vraiment réhabilitées, dans l'Église seule elles perdent pour les hommes et pour les nations leur caractère nocif. C'en est assez pour entretenir à leur égard un optimisme raisonné.

#### *La construction de l'Église.*

Ne pas s'adonner à cet optimisme serait d'ailleurs une erreur et une faute. Car si dans l'Église les langues retrouvent leur destination originelle qui est d'entretenir la paix dans la concorde, l'unité dans la diversité, elles vont concourir maintenant à l'édification de l'Église. L'apparition de l'Esprit-Saint sous forme de langues, au jour de la Pen-

30. Mais Babylone est en ruines, tandis que l'Église est en germes (S. AUGUSTIN, *In Ps.* LIV, 12).

31. S. AUGUSTIN, *In Psalm.* CXIII; *P. L.*, 37, 1478. Une idée analogue dans le commentaire de BÈDE, cité ci-dessus, col. 127-128.

tecôte, ne signifie pas seulement qu'un passé est révolu, elle annonce et engage prophétiquement l'avenir<sup>32</sup>.

Après avoir reçu l'Esprit, les disciples parlaient toutes les langues, nous disent les Actes. Qu'est-ce à dire si ce n'est que l'Église, toute petite encore au Cénacle, mais appelée à grandir et à s'étendre du levant au couchant, devait parler elle aussi toutes les langues? Les Pères voient dans le prodige l'annonce et déjà la réalisation embryonnaire de la catholicité<sup>33</sup>. C'est aussi à l'intérieur de cette catholicité, et là seulement désormais, que l'on peut recevoir l'Esprit.

Saint Augustin développe cette idée avec une logique implacable<sup>34</sup>. Au fur et à mesure que l'Église s'étend effectivement à travers le monde, la réalité tend à remplacer la figure. Il en prend conscience et de ce rappel, il fait l'un de ses arguments favoris en face des Donatistes.

Rejeter une ou plusieurs langues, c'est désormais pour

32. A cet égard, le fait tout à fait caractéristique de la Pentecôte n'est plus que Dieu descende à Jérusalem comme il fit autrefois à Babel, mais qu'il y descende par son Esprit sous forme de langues de feu. Sur le symbolisme attaché au miracle des langues, voir L. CERFAUX, dans les *Ephémérides theologicae Lovanienses*, 1936, p. 258. Les langues sont tout d'abord rassemblées en un seul bloc, ce que laisse entendre le verset troisième du chapitre second des Actes : « Et ils virent paraître comme des langues de feu qui se partagèrent et se dispersèrent sur chacun d'eux. » Les langues ont donc un principe d'unité duquel elles procèdent. S'étant reposées sur chacun des disciples en signe du don nouveau qui est fait à l'humanité, elles permettent maintenant à chacun de parler toutes les langues à la fois. Par delà les Apôtres, elles atteignent donc tous les hommes et toutes les nations jusqu'aux extrémités de la terre : l'unité s'ouvre et se dilate aux dimensions d'une catholicité. Ce sont là les deux notes qui vont caractériser la Jérusalem en cours d'édification ici-bas, autrement dit l'Église. Ces deux notes ne sont pas exclusives, mais elles sont celles que retiennent de préférence les Pères à propos de la Pentecôte, et très spécialement S. Augustin. Sur ce dernier point, se reporter aux pages de M. PONTER, *L'exégèse de saint Augustin*, Paris, 1946, pp. 421, 443-444.

33. S. AUGUSTIN, *Sermo* 267, 268, 269, 271; P. L., 38; *Enarratio super Psalmum* 147; P. L., 37, 1929; *Super Psalmum* LIV; P. L., 36, 636; S. GRÉGOIRE, *Homil.* 30; P. L. 76 1222; S. CYRILLE, *Fragmenta in Acta Apostolorum*; P. G., 74, 758; S. JEAN CHRYSOSTOME, *In Epist. I<sup>a</sup> ad Corinth.*, hom. 35; P. G., 61, 296; saint Thomas reprend cette interprétation : *II<sup>a</sup> II<sup>ae</sup>*, q. 176, a. 1, corp. et ad 3. Il se réclame d'ailleurs explicitement, au cours de cette question de saint Augustin, de saint Grégoire et de Bède.

34. Sur les limitations à apporter à certaines de ses affirmations, voir L. BATIFFOL, *Le catholicisme de saint Augustin*, Paris, 1920, spécialement ch. II, III et IV.

lui être suspect de schisme, sinon d'hérésie<sup>35</sup>. A plus forte raison, vouloir réduire l'annonce de la foi à une seule langue. Il s'en explique :

Ces hommes qui font profession d'un amour extraordinaire pour Jésus-Christ... s'imaginent l'honorer en limitant sa présence et son empire à deux langues, la langue latine et la langue punique, c'est-à-dire à celles-là seules que l'on parle en Afrique. Ainsi Jésus-Christ ne règne que sur deux langues et ces deux langues sont celles des partisans de Donat... Réveillons-nous, mes frères, considérons plutôt le don de l'Esprit<sup>36</sup>.

Inversement, parler toutes les langues est le signe qu'on est bien dans la charité de l'Esprit. A vrai dire, que les nouveaux chrétiens ne s'étonnent pas s'ils ne les parlent plus effectivement toutes, car les premiers disciples n'avaient reçu ce don que pour annoncer et préfigurer l'Église<sup>37</sup>. Mais précisément, l'Église parle maintenant effectivement toutes les langues, et chacun les parle effectivement toutes dans l'Église :

Déjà le corps du Christ tout entier parle toutes les langues et celles qu'il ne parle pas encore, bientôt il les parlera. Car l'Église croîtra jusqu'à ce qu'elle possède toutes les langues. Mais vous qui l'avez désertée, jusqu'à quand croîtrez-vous ? Tenez-vous avec nous jusqu'à ce que cela arrive, pour que vous parveniez avec nous jusqu'au point non encore arrivé. Oui, je parle toutes les langues, j'ose te le dire. Je suis dans le corps du Christ, je suis dans l'Église du Christ : si le corps du Christ parle déjà toutes les langues, moi aussi je les parle toutes; le grec est ma langue, le syriaque et l'hébreu sont ma langue, ma langue est celle de tous les peuples, parce que je suis dans l'unité de tous<sup>38</sup>.

De telles considérations sont lourdes de conséquences : si d'une part les langues sont l'expression privilégiée et la fine fleur des civilisations humaines et si d'autre part, depuis

35. *Sermo 271; P. L., 38, 1245.*

36. *In Epist. I<sup>a</sup> Joan., 2, 3.*

37. *Sermo 267; P. L., 38, 1230.* Certains Pères expliquent aussi le fait de la disparition du don des langues en se référant au texte de saint Paul dans la première aux Corinthiens : « Le signe des langues est donné non pour les fidèles, mais pour les infidèles. » S. GRÉGOIRE, *Super Epist. I<sup>a</sup> ad Cor.*; P. L., 79, 1328; S. JEAN CHRYSOSTOME, *Homil. I; P. G., 50, 460.* Mais il s'agit alors de la glossolalie.

38. *Enarratio super Psalm. CXLVII; P. L., 37, 1929.*

la Pentecôte, elles sont devenues le symbole du rassemblement de l'Église, les hommes sont désormais invités à entrer dans l'Église avec leurs cultures, leurs traits de tempéraments, leurs conditions humaines, leurs expériences religieuses, leurs coutumes, etc. Ce qu'il y a de plus authentique et de plus pur dans chacune de ces cultures pourra même trouver son dernier lieu de consécration dans le culte, comme les anciens rites liturgiques en sont encore une attestation vivante. Les langues nationales ne sont pas exclues de cette assomption. Tout au contraire, on peut dire que tout peuple, tout pays, toute culture ne sont assurés de leur consécration que le jour où leur langue est agréée par l'Église pour célébrer les saints mystères. Au troisième jour de la Pentecôte, saint Augustin commence par louer ses fidèles d'avoir rempli leurs deux premiers devoirs : ils se sont réunis en grand nombre, ils ont entendu la lecture sacrée. Il les exhorte à en remplir maintenant un troisième : « Accomplissons notre troisième devoir et ne refusons pas l'hommage de notre langue à celui qui a communiqué le don des langues à des ignorants, s'est assujéti la langue des savants chez tous les peuples et a ramené toutes ces langues diverses à l'unité<sup>39</sup>. » Dans la bouche d'Augustin, c'est une invitation à participer à l'office liturgique.

En contre-partie, vouloir réduire à une seule langue la manière pour l'Église de s'exprimer, c'est confisquer la catholicité au profit d'un seul pays, d'une civilisation ou d'une culture. C'est inconsciemment retomber dans l'erreur des partisans de Donat. Car, à proprement parler, en tant que chrétiens, les hommes ne sont plus maintenant d'aucune nation et d'aucun peuple; ils ne parlent pas plus volontiers une langue qu'une autre, ou plus exactement, si l'une d'elles les caractérise, c'est celle qui s'exprime dans la foi du cœur : *in fide cordis*. Leur langue, par rapport aux langues charnelles des nations, est une langue spirituelle<sup>40</sup>. Telle fut déjà, avant saint Augustin, la conception des pre-

39. *Sermo 269; P. L., 38, ch. 1.*

40. « Si adhuc saevient et gentiles sunt, expedit eis divisas habere linguas. Volunt unam linguam, veniant ad Ecclesiam; quia et in diversitate linguarum carnis, una est lingua in fide cordis. Submerge Domine et divide linguas eorum » (S. AUGUSTIN, *Enarratio super Psalmum LIV; P. L., 36, 636*).

mières générations chrétiennes. L'épître à Diognète en témoigne :

Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par leur patrie, ni par leur langue, ni par leurs institutions; ils n'ont ni patrie à eux, ni langue propre, ni manière particulière de vivre... Ils habitent les villes grecques ou barbares selon que le destin les y a placés, ils en adoptent les usages quant aux vivres et aux vêtements. Mais ils offrent à nos yeux l'exemple d'une vie sublime et vraiment incroyable... Toute région est leur patrie et toute patrie leur est étrangère <sup>41</sup>.

Mais on peut le prévoir déjà, cette intégration des langues et des cultures au sein de l'Église ne peut aller à l'encontre de l'unité. La catholicité n'est rien d'autre d'ailleurs qu'une expansion de cette unité elle-même <sup>42</sup>. Nous bénéficions ici des avantages de la refonte de Babel : génératrices de discorde et de haine au début des temps, les langues sont devenues depuis la Pentecôte des instruments de concorde et de charité sous la motion de l'Esprit. A cet égard, le prodige des langues au Cénacle annonce et réalise tout autant l'unité de l'Église que sa catholicité.

Cette unité est désormais en effet l'œuvre exclusive de l'Esprit. Tout vient d'en haut dans le nouvel ordre des choses. « Ce ne sont pas les langues qui se sont réunies en un seul lieu, dit saint Augustin, c'est plutôt le don de Jésus-Christ qui s'est étendu à toutes les langues <sup>43</sup>. » Les Pères se sont complu à voir aussi la préfiguration de cette unité dans le fait que chaque disciple individuellement parlait toutes les langues au Cénacle. C'était là le don propre de l'Esprit <sup>44</sup>.

Si cette unité est l'œuvre exclusive de l'Esprit, elle repose aussi sur ses dons et ses fruits dans les âmes des fidèles : la foi, l'espérance et la charité sans doute, mais aussi la paix, la joie, la pureté des actions dans la vie, etc. <sup>45</sup>. Nous rejoignons ainsi l'affirmation de l'épître de Diognète : les chré-

41. Cité par Dom Stolz dans son article, et *P. G.*, t. II, 1173.

42. Sur les exigences en quelque sorte dialectiques introduites par la catholicité en face des diversités humaines, voir M.-J. CONGAR, *Chrétiens désunis*, pp. 137 et suiv.

43. *In tract. in I Joan.*, II, 3.

44. S. AUGUSTIN, *Sermo 87*, 176, 268, 269; *P. L.*, 38; *In Psalm. xviii*, sur le verset : « Non sunt loquelae neque sermones... »; *P. L.*, 36, 160; *In Psalm. liv*; *P. L.*, 36, 174; BÈDE, *Hexameron*; *P. L.*, 91, 126-127.

45. S. AUGUSTIN, *Sermo 271*; *P. L.*, 36, 1245; BÈDE, *Hexameron*, l. III; *P. L.*, 91, 127.

tiens ne se distinguent des autres hommes que par le sublime exemple de leur vie.

Dès lors aucune différence de mœurs, de rites ou de langues ne saurait prévaloir contre cette unité. « Malgré la diversité des langues humaines, dira saint Augustin, la voix intérieure de la foi demeure », ce qui explique sa parole précédente que la langue propre des chrétiens est désormais dans leur cœur. Et ce n'est pas là faire contre mauvaise fortune bon cœur : saint Grégoire précisera qu'en droit l'unité de la foi n'emporte pas avec elle l'unité de discipline ni de coutumes<sup>46</sup>.

On peut donc souligner de nouveau à ce point combien l'erreur peut être grave de fonder ou même simplement de consolider l'unité de l'Église par une unité linguistique. Si, en fonction de situations historiques et culturelles bien déterminées, un tel rêve peut s'interpréter, présenté comme une exigence de droit et de doctrine il n'équivaut à rien moins qu'à méconnaître le mystère même de l'Église. L'unité de l'Église est fondée en effet sur la foi et les sacrements de la foi, pénétrée de la charité dispensée par l'Esprit, elle n'a que faire des dépouilles de l'Égypte, si riches et si précieuses soient-elles, pour sauvegarder son intégrité.

Ce qui n'empêche qu'en tous temps et en tous lieux, comme autrefois Israël, l'Église saura se parer de ces dépouilles. Parmi les trésors qu'elle emporte dans sa course, elle compte la multitude des langues des nations. Elle s'en sert pour revêtir sa pensée. Mais cette fois encore, l'Esprit, son principe d'unité, lui fixe les conditions selon lesquelles elle pourra s'en accommoder. Il faudra tout d'abord que ces langues renoncent à leur particularisme considéré comme dernier principe d'affirmation, de cohésion et d'unité<sup>47</sup>.

46. « Cum una sit fides cur ecclesiarum consuetudines tam diversae et altera consuetudo missarum est in Romana atque altera in Galliarum ecclesiis tenetur ? Novit fraternitas tua Romanae Ecclesiae consuetudinem in qua se meminit enutritam. Sed mihi placet ut sive in Romana, sive Galliarum, sive in qualibet ecclesia aliquid invenisti quod plus omnipotenti Deo possit placere, sollicite eligas et in Anglorum ecclesia, quae adhuc in fide nova est institutione praecipua quae de multis ecclesiis colligere potuisti infundas. Non enim pro locis res, sed pro rebus loca nobis amanda sunt » (rapporté par DUCHESNE, *Les Origines du culte chrétien*, p. 103. Également : S. GRÉGOIRE, *Reg. Pastor*, I, 41).

47. L'histoire de l'Église montrerait sans doute que bon nombre des

Autrement dit, il faudra qu'elles se défassent de l'emprise de l'esprit de Babel pour accueillir largement celui de la Pentecôte, seul garant parmi les hommes de la concorde et de la paix. A ce prix le danger de schisme pourra être évité. Il faudra ensuite qu'elles se pénètrent de la pensée de cet Esprit dans leurs moindres procédés comme dans leurs tournures les plus essentielles. Concrètement cette pénétration s'accomplira par l'œuvre de quelque docteur ou de quelque saint possédant et travaillant suffisamment sa langue maternelle au point d'en faire pour la révélation divine un excellent moyen d'expression. Plus simplement encore, elle se fera au jour le jour, par le travail inlassable de traducteurs fidèles, aussi familiers de la Bible et de la liturgie qu'ils sont proches de la culture de leur temps. C'est là, dans l'un comme dans l'autre cas, une entreprise pleine de risques, car, nous l'avons vu, depuis Babel les langues humaines sont inaptées, au départ, à transmettre la vérité révélée : elles ne sont pas *a priori* indifférentes au surnaturel, elles lui sont hostiles, elles sont un terrain préparé et propice à l'éclosion de l'ivraie des hérésies. Aussi bien, une telle entreprise ne peut-elle aboutir qu'avec l'assistance de l'Esprit sous l'effet d'un charisme. Mais le don des langues et le don d'interprétation continuent à fructifier dans l'Église comme s'en assuraient déjà les Pères<sup>48</sup>. Les traducteurs en sont les bénéficiaires immédiats pour le plus grand bien de l'Église, mais aussi des nations<sup>49</sup>. Ainsi Dieu continue-t-il à présider,

décisions disciplinaires en matière de langue liturgique ont été commandées par la crainte de voir s'affirmer trop brutalement certaines autonomies en acceptant l'introduction de la langue nationale dans le culte. Ainsi par exemple au XVI<sup>e</sup> siècle, au moment de la crise luthérienne en Allemagne; au XVII<sup>e</sup> siècle, au moment de la crise janséniste en France, au plus fort des controverses gallicanes; à la fin du XVIII<sup>e</sup> encore, au temps de l'Église concordataire de l'évêque Grégoire sous la Révolution française.

48. Voir sur ce point les notations de CORNELIUS A LAPIDE, *Commentaria in Acta Apostolorum*, c. II, pp. 88-90. Il se réfère à saint Basile, à saint Ephrem, à saint Antoine de Lisbonne (= de Padoue ?), au témoignage de Bernardin au concile de Florence, à celui des Missionnaires des Indes.

49. Les vieilles chroniques de la vie des anciens moines orientaux sont pleines de détails savoureux et bien significatifs à cet égard. Toute entreprise de traduction commence par un miracle. « La Vierge dit à Euthyme, fils du bienheureux Jean l'Ibère : « Tu n'es plus malade, lève-toi et tu pourras parler l'Ibère. » Le Père dit alors à Jean : « Mon fils, les livres sont très rares au pays des Ibères; quantité de

par l'intermédiaire des hommes, à l'économie inaugurée à la Pentecôte pour le rassemblement des langues.

### III

Cette économie ne trouvera son plein achèvement, comme toutes choses ici-bas, qu'avec la Parousie. Alors toutes choses seront transformées dans la gloire pour leur accomplissement. Les langues humaines n'échappent pas à cette dernière transposition :

Après cela, je vis une foule immense que personne ne pouvait dénombrer, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches et tenant des palmes à la main. Et ils criaient d'une voix forte disant : « Le salut vient de notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau. » Et tous les anges se tenaient autour du trône, autour des vieillards et des quatre animaux; ils se prosternèrent sur la face devant le trône en disant : « Amen. La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance et la force soient à notre Dieu pour les siècles des siècles » (Apoc., VII, 9-13).

L'évocation de cette foule immense formée de toute tribu, de tout peuple, de toute langue et de toute nation nous reporte inmanquablement à Babel<sup>50</sup>. Mais c'est pour nous assurer cette fois que l'œuvre de confusion et de dispersion est entièrement résorbée, car tous les peuples et toutes les nations communient d'une seule voix dans la louange de

livres nous manquent et je vois de quelles faveurs Dieu vous a gratifié. Efforcez-vous donc en conséquence de mériter auprès de Dieu une récompense plus grande encore. » Euthyme, qui était l'obéissance même, employa son activité à se conformer à cet ordre : il s'adonna à la traduction des livres, s'attirant une admiration unanime. De fait, si l'on ne tient pas compte des traductions des plus anciens, jamais rien de tel n'a été fait dans notre langue... Le bienheureux traduisait sans relâche, ne s'accordant aucun repos. Jour et nuit, il butinait avec ardeur le miel suave des divins ouvrages pour le plus grand intérêt de notre langue et de notre Église » (*Vie de notre bienheureux Père saint Jean l'Ibère et de saint Euthyme, son fils, écrite par le pauvre Hiéronymus Georges, dans Irénikon, t. VII, 1930, p. 54*).

La traduction des Écritures, en fournissant le premier document littéraire écrit, a été bien souvent le point de départ des cultures nationales. Que l'on pense à l'événement que fut pour la langue allemande la première Bible de Luther et, pour la langue slavonne, l'œuvre des saints Cyrille et Méthode.

<sup>50</sup>. CORNELIUS À LAPIDE, *Commentaria in Apoc.*, c. VII, p. 170 b.

Dieu au milieu des chœurs angéliques<sup>51</sup>. Le rassemblement commencé à la Pentecôte s'achève donc dans une récapitulation définitive au sein de la Jérusalem nouvelle : les langues y recouvrent leur unité.

*Le cantique de la Jérusalem céleste.*

Il ne suffit pas pour souligner cette unité de remarquer que toutes les langues s'accordent à chanter un même hymne. La situation ne serait alors guère différente de ce qu'elle serait présentement, si les chrétiens de toutes les nations s'assemblaient pour célébrer ensemble la liturgie, mais chacun en leur langue maternelle : ce serait, peut-on prévoir, une belle cacophonie ! La curiosité des théologiens ne pouvait manquer d'être excitée par une telle invraisemblance.

Les langues humaines subsisteront dans la cité des Bienheureux, mais elles seront transposées sur le mode angélique<sup>52</sup>. Leur puissance d'expression viendra exclusivement de l'intensité du désir qu'auront les hommes de communiquer, sans plus aucune dépendance de la nature corporelle et sensible. Car alors il n'y aura plus de place pour les sym-

51. Commentant les expressions « ex omnibus gentibus et linguis », Cornelius écrit sur le mode extatique : « O pulchram et variegatam ex tot gentibus varietatem ! O musicam harmonicam omnium linguarum dissona consonantia, consonoque concentu Deum laudantium ! » (*Loc. cit.*, p. 170.)

52. Commentant le verset 10 de notre passage de l'Apocalypse, saint Thomas écrit : « Et proclamant voce magna », id est devotione magna sive desiderio. Animae verba ipsa sunt desideria. « Dicentes » interna locutione affectus sine strepitu vocis » (*In Apoc.*, c. VII, 10). Ce qui n'est pas encore très compromettant. Mais traitant ailleurs de l'état des élus après le jugement, il n'hésite pas à trancher entre plusieurs hypothèses qui lui sont fournies par la tradition : « In Patria erit laus vocalis, quamvis quidam aliter dicant quod sola immutatione spirituali organum auditus immutabitur in beatis nec erit propter disciplinam qua scientiam acquirat; sed propter perfectionem sensus et delectationem. Quomodo autem vox ibi formari poterit, dictum est in II Libris *Sententiarum*, dist. 2, q. 2, a. 2, ad 5 » (*III<sup>a</sup>*, q. 82, a. 4, ad 4). Si l'on se reporte à la référence ci-dessus mentionnée par le rédacteur de l'œuvre posthume, on remarque que l'affirmation de saint Thomas est moins nette en faveur de la louange vocale. Il faudrait compléter cette information par les questions 107 de la *I<sup>a</sup> Pars* sur la langue des anges, et 83 de la *III<sup>a</sup> Pars* sur la sentence orale du jugement dernier. La question 107, particulièrement, renferme quantité de notations fort suggestives.

boles ou pour les signes. La figure de ce monde aura passé. Pour autant que la multiplicité des langues humaines venait de leur formation sonore, elles auront déjà recouvré ainsi leur unité. Mais qui plus est, leur expression spirituelle elle-même sera nouée définitivement dans l'unité car tout alors sera vu et connu en Dieu, il n'y aura plus de saisies partielles. « Et je vis... il n'y avait pas de temple, car le Seigneur Dieu tout-puissant en est le temple ainsi que l'Agneau. La ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine et l'Agneau est son flambeau » (Apoc., XXI, 22). La langue humaine ne retrouve pas seulement ainsi ses qualités originelles, celles qui furent la gloire et l'honneur de l'homme au temps paradisiaque : l'Esprit de Dieu, se surpassant envers elle en libéralités, la hausse au niveau et à la dignité des langues angéliques.

Un dialogue s'établit alors dans la liturgie céleste<sup>53</sup>, nous pouvons le comprendre. L'Apocalypse nous montre en effet que, à chaque acclamation des tribus, des nations et des langues, les anges répondent par un cantique. Ils parlent tous la même langue, celle de la louange et de la charité. « Aux hommes convient le chant des psaumes, remarquait Origène, mais aux anges le chant des hymnes<sup>54</sup>. » La distinction ne tient plus. Et que chantent donc les anges, en effet ? Notre capitule de laudes aux dimanches *per annum* : « *Benedictio et claritas et sapientia...* »

Mais si déjà ici-bas la parole humaine est impuissante à traduire la véhémence des désirs — à partir d'un certain degré d'intensité, l'homme chante en effet sa joie ou sa tristesse —, on hésite maintenant à parler prosaïquement de langue ou de parole dans la cité des élus. C'est bien plutôt de chant ou de cantique dont il faut parler. Qui donc dira la puissance du désir des anges et des saints devant Dieu et qui dira en quelle langue ineffable ils pourront le traduire ? Commentant le *Trisagion* d'Isaïe, saint Thomas note que cette louange ne peut être qu'une clameur en raison de la grandeur du mystère exprimé<sup>55</sup>. Et l'Apocalypse encore de préciser : « Un chant nouveau » pour la « Jérusalem nou-

53. La remarque est déjà faite par Dom CALMET, *Commentaire littéral sur l'Apocalypse*, c. VII, Paris, 1776, p. 956.

54. *Sel. in Psalmos*. Ps. CXVIII, 71.

55. *I<sup>a</sup>*, q. 104, ad 2.

velle », répondant au « nom nouveau » qu'auront reçu ceux qui l'habitent<sup>56</sup>. C'est plus qu'il n'en faut pour nous suggérer à quelle transfiguration les langues humaines sont appelées à la parousie, au temps sans fin, quand toutes choses, toutes tribus, toutes nations seront récapitulées dans le Christ.

*Liturgie céleste et liturgie terrestre.*

Ces considérations pourraient paraître vaines à la fin de cet article. En nous découvrant la liturgie terrestre comme l'annonce préfigurative de la liturgie céleste<sup>57</sup>, elles nous obligent pourtant à quelques dernières conclusions en ce qui concerne l'introduction des langues nationales dans le culte.

La cause peut être désormais entendue, du moins en droit, sinon en fait<sup>58</sup>. Rêver d'une unité linguistique pour fonder l'unité de la liturgie, c'est brûler les étapes, c'est télescoper les perspectives que nous impose l'économie divine du salut. L'unité linguistique aurait pu exister aux premiers temps, elle n'existera plus qu'avec leur consommation. Vouloir y tendre à tout prix dans l'intervalle, c'est entretenir le mythe du paradis perdu en attendant qu'il soit retrouvé. Mais nous savons que ce sera en vain ici-bas.

Souhaiter l'insertion de nos langues nationales dans le culte ne doit pas équivaloir pour autant à ravalier nos mystères. Un langage trop transparent ne convient pas à la liturgie en raison même de la fonction pneumatique et chérubique qu'elle accomplit ici-bas. Nous l'avons vu, le mystère

56. Ce chant nouveau célèbre toute l'économie nouvellement révélée de la rédemption (Apoc., xiv, 3). Il est entonné pour la première fois par Jean au début de son message (1, 4-6). Il répond aux cantiques de l'Ancien Testament (Isaïe, xlii, 10; Ps. xxxiii, 3; xxxix, 4; xcv, 1; cxliii, 9).

57. A cet égard, le commentaire du Pseudo-Augustin sur notre passage de l'Apocalypse est des plus suggestifs. Il rapporte toutes les expressions de saint Jean à l'Église et en grande partie à sa fonction liturgique ici-bas (*In B. Joannis Apocalypsim expositio*, hom. VI; P. L., 35, 2433 et suiv.).

58. Nous faisons cette distinction, car pour ce qui est de décider dans l'ordre prudentiel, s'il est ou non opportun de maintenir l'unité de la langue latine pour la liturgie d'Occident, la réponse dépend de la hiérarchie seule.

de Dieu est au-dessus de toute expression, même pour les anges, et la liturgie terrestre doit en maintenir le témoignage à sa manière, en étant moins un enseignement qu'une jubilation. Saint Thomas définit la jubilation une joie ineffable qu'on ne peut taire, mais qu'on ne peut non plus traduire parce qu'elle surpasse toute compréhension<sup>59</sup>.

Telle est la bonté de Dieu, dit-il encore, qu'elle ne peut être exprimée, et si elle l'est ici-bas, elle ne peut l'être qu'imparfaitement. C'est pourquoi Isaïe disait : « A a a, je ne sais parler. L'Église signifie cette jubilation, quand sur une même syllabe elle multiplie les notes<sup>60</sup>. » C'est exactement le cas avec les neumes de *Alleluia*.

Il y aura toujours ainsi dans la liturgie des zones d'obscurité, irréductibles à toute compréhension rationnelle. Le don des langues persiste ainsi en elle, laissant une place légitime au don d'interprétation. De ces zones d'obscurité, les Pasteurs seront toujours les interprètes qualifiés.

Quoi qu'il en soit, une chose est sûre, c'est que, selon saint Augustin, notre langue à nous chrétiens, dès ici-bas, c'est en définitive celle de la charité. Celle-là ne passera pas avec la figure de ce monde : c'est elle qui nous relie déjà au chœur des anges et c'est d'elle que nous nous servons encore dans la Patrie. Si par impossible, dans un avenir proche ou lointain, la liturgie devait se célébrer dans leur langue maternelle, il y aurait lieu pour les chrétiens de la mieux célébrer dans la foi, l'espérance et la charité, afin de mieux sceller encore leur unité avec tous leurs frères dispersés à travers les nations. Dans une page incomparable, saint Augustin nous y exhorte en tenant les yeux fixés sur la nouvelle Jérusalem. Nous ne pouvons mieux conclure que par ce texte :

*Que ma langue demeure attachée à mon palais si je ne me souviens de toi, c'est-à-dire que je devienne muet si je ne me souviens de toi, Jérusalem ! Que sert-il en effet de parler, de chanter si l'on ne chante le cantique de Jérusalem ? C'est le cantique de Jérusalem qui est notre langue. Le cantique de l'amour de ce monde est une langue étrangère, une langue barbare que nous avons apprise dans la captivité. Celui-là sera muet devant Dieu qui aura oublié Jérusalem.*

*Si je ne fais de Jérusalem l'objet de ma plus douce joie. Notre plus douce joie se trouve en effet là où nous jouirons de Dieu. là où dans*

59. *In Psalm. XLVI, Vivès, p. 519 a.*

60. *Loc. cit.*

l'union fraternelle et la société, nous serons en pleine sécurité sur l'amitié de nos frères et sur l'union de nos concitoyens. Là, aucun tentateur ne nous fera violence, rien ne nous causera de la joie que le bien. Là s'éteindra toute nécessité, là commencera une félicité souveraine.

Frères, que vos instruments de musique ne cessent de résonner par vos bonnes œuvres; chantez-vous mutuellement les cantiques de Sion... Soupirez après la Jérusalem éternelle et, par votre vie, suivez la voie dans laquelle vous a précédés votre espérance, car là nous serons avec le Christ. Maintenant, le Christ est notre tête, il nous dirige d'en haut, mais il nous recevra avec lui dans la cité céleste où nous serons les égaux des anges de Dieu » (*In Psalm. cxxxvi; P. L., 37, 1771*).

JEAN TRAVERS, O. P.